

Idéologie et vérité romanesque

Yves Gosselin, *Discours de réception*, Montréal, Lanctôt, 2003, 168 p.

France Théoret, *Les apparatchiks vont à la mer Noire*, Montréal, Boréal, 2004, 252 p.

Andrée Dandurand, *Sous la peau des arbres*, Montréal, VLB, 2004, 190 p.

André Brochu

Numéro 115, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36947ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2004). Compte rendu de [Idéologie et vérité romanesque / Yves Gosselin, *Discours de réception*, Montréal, Lanctôt, 2003, 168 p. / France Théoret, *Les apparatchiks vont à la mer Noire*, Montréal, Boréal, 2004, 252 p. / Andrée Dandurand, *Sous la peau des arbres*, Montréal, VLB, 2004, 190 p.] *Lettres québécoises*, (115), 17–18.

Idéologie et vérité romanesque

Après une longue absence, l'idéologie semble faire un retour en littérature, sans doute dans la foulée des guerres plus ou moins saintes et des attentats terroristes récents. Verrons-nous bientôt la fin de l'intimisme individualiste ?

R O M A N | A N D R É B R O C H U

LA MONDIALISATION QUI A ACCOMPAGNÉ le grand recul des régimes de gauche et de l'idéologie marxiste en Occident pousse certains écrivains québécois à chercher leur inspiration dans l'histoire contemporaine ou à revisiter leur passé de militant. L'exemple le plus net de la première démarche est celui d'Yves Gosselin, dans *Discours de réception*.

LE FASCISME FICTIF

Imaginez un discours de réception à l'Académie française où le nouveau membre, comme il se doit, fait l'éloge de son prédécesseur. Peu importe le locuteur lui-même — Abel Morandon, médecin du chef de l'État, n'est qu'une fiction utile —, tout l'accent est mis sur le mort qu'on honore : Louis-Ferdinand Céline.

Yves Gosselin, poète qui a fait des études d'histoire, s'emploie à récrire paradoxalement le passé. Il peint une France vaincue par l'Allemagne et devenue son alliée dans la construction d'une Europe fasciste. Les Juifs ont été minutieusement massacrés; les rares survivants servent eux aussi, quand ils sont pris, à la fabrication de savon... Les Anglo-Saxons seuls, Angleterre et États-Unis, résistent à la mission d'« assainissement » de l'humanité. (Ce sont ceux-là mêmes, notons-le, qui déclareront la guerre à l'Iraq, 50 ans plus tard. L'auteur voit-il en eux des champions de la civilisation ?) Les ténors de la gauche et de la Résistance, de Gaulle, Mauriac, Malraux, Camus, Aragon, ont été exécutés alors que « les Jouhandeau, les Cocteau, les Morand » (p. 47), sans compter Léautaud, Claudel et Céline, sont les héros du régime établi par le maréchal Pétain.

Il s'agit, évidemment, d'une vaste antiphrase. Les propos antisémites, eugénistes, biologistes qui farcisent ces pages sont aux antipodes de la pensée de l'auteur et, supposons-le, du lecteur. Alors, pourquoi soutenir si longuement l'insoutenable ? Et pourquoi démoniser à ce point des écrivains qui, sans doute, n'étaient pas de crapuleux meurtriers ? Tout se passe comme si, à l'intérieur de cette antiphrase, le dualisme était porté à son plus haut point d'incandescence. Aucune place pour la nuance : l'idée de l'homme est faussée au maximum, ce qui rend impossible la constitution d'une vérité littéraire et produit plutôt un document pathologique semblable à ce que serait la harangue de n'importe quel nazi entièrement confit dans son idéologie.

C'est dire que le discours étouffant tenu par notre académicien manque vite d'intérêt et ne se transcende vers aucun havre de grâce susceptible d'accueillir le lecteur. Celui-ci peut, certes, admirer l'auteur pour sa connaissance du milieu littéraire des années quarante et cinquante en France, mais la signification d'une telle opération échappe. S'agit-il de présenter

un miroir à notre temps ? Le livre le fait en partie sans doute, mais en partie seulement, de sorte que l'effet est raté. Sur le plan de l'écriture, ni le genre romanesque ni l'essai ne trouvent leur compte dans cet interminable ressassement de l'ignominie. Quant à l'humour, allégué en quatrième de couverture, il est trop noir, trop bête, trop laborieux pour susciter d'autre réaction que la stupeur.

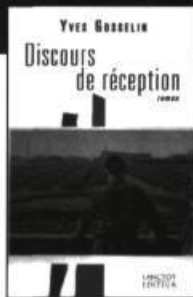
On appréciera tout de même la percée tentée hors du fictionnaire québécois en vue de l'appropriation d'un morceau essentiel de l'histoire contemporaine. La Shoah est, encore aujourd'hui, une inspiration majeure de la littérature et du cinéma dans le monde, et Yves Gosselin a trouvé un biais inédit pour nous en rapprocher. Hélas, la réalisation n'est pas à la hauteur de l'intention.

UN JDANOV QUÉBÉCOIS

Dans *Les appartchiks vont à la mer Noire*, France Théoret qui est, on le sait, une voix importante et singulière de notre littérature et une inspiration pour la pensée féministe, se donne un défi comparable à celui d'Yves Gosselin : conférer une dimension romanesque à une étape de l'histoire idéologique du Québec. Elle le fait à travers le récit d'un cheminement

personnel. Mathieu, un brillant jeune théoricien de l'art, professeur et chroniqueur, se fourvoie, au milieu des années soixante-dix, dans un marxisme virulent qui l'amène à préconiser le réalisme socialiste, dans la plus pure tradition jdanoviste. Son opportunisme et son dogmatisme font merveille ; de plus, ils l'aideront à brûler ce qu'il a adoré dès que la mode gauchisante aura fait son temps.

Or, le roman présente aussi, en contrepartie, l'expérience de vie de Louise qui est d'abord la compagne de Mathieu, puis sa femme et, finalement, son « ex ». Au cours du pénible divorce, Mathieu utilise contre elle les livres dont elle est l'auteure, ce qui est dénoncé comme un « crime littéraire ». À vrai dire, on ne voit guère en quoi le dépôt des livres devant le tribunal constitue une si abominable vengeance puisque leur contenu n'est même pas en cause. Le seul fait d'écrire est retenu comme incriminant !



Malgré le soin apporté par France Théoret dans la reconstitution de tout un climat intellectuel et de ses différents avatars entre 1975 et la chute du mur de Berlin, on a du mal à s'intéresser au destin du jeune « apparatchik » inféodé à une idéologie totalitaire, tant tout se passe à un niveau théorique et abstrait. Le personnage, loin d'être représenté dans l'intégralité de sa vie et de ses actes, est constamment l'objet de définitions et d'analyses. La narratrice le dissèque, le juge. Les intrusions du roman plus intimiste de Louise ont des allures d'effractions, imposant une esthétique romanesque (à la première personne, cette fois) qui brise l'unité du récit.

Bref, le livre impressionne par son rappel précis et détaillé de toute une époque, mais déçoit comme roman. Il a manifestement sa raison d'être en dehors de lui-même, dans la vie de l'auteure qui semble régler ses comptes avec un passé douloureux. Par ses lacunes sur le plan de la fiction, il rejoint le livre d'Yves Gosselin qui est une dissertation à peine déguisée.

Curieusement l'idéologie, même combattue, ne revient au cœur du roman que pour réaffirmer, avec une évidence plus grande que jamais, son incompatibilité avec les formes de l'art et de la vie.

LA VIE MÊME

À côté de ces textes *de tête* que sont les deux romans précédents, *Sous la peau des arbres* d'Andrée Dandurand, loin des idéologies politiques et pourtant loin, tout aussi bien, des effusions narcissiques, fait figure d'œuvre d'art grave et sensible. Ce genre de livres, on en rencontre peu dans notre littérature, du moins depuis Gabrielle Roy qui s'entendait à mettre la vie de gens modestes, mais riches d'humanité, en communion esthétique avec l'essentiel.

Deux femmes nées en Argentine, aux confins de la Bolivie, et différentes par leur milieu social et leur destinée, vivent chacune à sa façon une quête de la



liberté qui les conduit jusqu'à Montréal. Ces deux femmes apparaissent déjà dans un roman antérieur, *Les chemins de la mer*¹, où elles faisaient connaissance. Nadia est une jeune peintre qui se consacre au long apprentissage de son art et qui fuit un amour aliénant avec un mentor, appelé le Bolivien. Rosalia, mère de trois enfants, a été servante chez une femme artiste connue qui a accepté de former Nadia, et elle suit à Montréal une autre famille aisée où elle s'est engagée. Les deux connaissent la rupture.

C'est vers la fin du livre seulement que, dans la cohue d'une rue montréalaise, les deux déracinées se retrouvent et confrontent leurs cheminements. Lesquels auront été préalablement évoqués avec une grande maîtrise, autant dans la description des circonstances de la vie quotidienne que dans celle de leurs répercussions intérieures. Car, si Andrée Dandurand ignore les facilités de l'introspection centrée sur l'individu, elle retrouve et refonde l'analyse des âmes, dans une perspective qui n'est pas religieuse, mais qui va droit au cœur des êtres. Malraux disait préférer le culte de la communion à celui de la différence, et c'est à une semblable hauteur de vues que nous convie, du reste en toute modestie, Andrée Dandurand. Imprégnée de sensibilité à l'imaginaire, dominant la difficile technique romanesque traditionnelle tout en concevant une structure diégétique double fondée sur le parallèle entre l'histoire des deux femmes, la romancière signe une œuvre soignée, d'une poignante beauté, qui aide à vivre dans un monde déserté à la fois par le sens et le bon sens.

1. Voir mon compte rendu dans *Lettres québécoises*, n° 98, été 2000, p. 23-24.

Abonnez-vous à

Numéro 78

Recevez en prime !

Frontières ou Tableaux d'Amérique
(nouvelles)
de Noël Audet
(valeur 16 \$) avec un abonnement à
XYZ. La revue de la nouvelle

1 an / 4 numéros	2 ans / 8 numéros	3 ans / 12 numéros
Individu	Individu	Individu
Canada 25 \$	Canada 45 \$	Canada 65 \$
Étranger 35 \$	Étranger 65 \$	Étranger 95 \$
Institution	Institution	Institution
Canada 35 \$	Canada 65 \$	Canada 95 \$
Étranger 40 \$	Étranger 75 \$	Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Code postal : _____ Tél.: _____

Ci-joint : chèque

No : _____ Exp.: _____ / _____

Signature : _____ Date : _____

115

RETOURNER À : XYZ. La revue de la nouvelle
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca